

CHRONIQUE d' un VILLAGE MORVANDIAU

au TEMPS JADIS

A- En SUIVANT la MARIÉE

L'arrière-saison était belle, les premières gelées n'avaient pas entamé l'harmonie des champs et des bois et les deux compagnons qui gravissaient la côte pouvaient jouir pleinement des senteurs et des éclats de la vie automnale. Ils marchaient en silence, le jeune suivant le vieux, pressés d'arriver au mystérieux rendez-vous qu'ils s'étaient fixé.

Déjà ils atteignaient le chemin creux, apercevant les ronciers de la lisière du bois qui n'étaient plus qu'à une portée de fusil, lorsque le chien, qui depuis longtemps les avait devancés, fit entendre un aboi sonore. On allait aux lapins et le vieux glissa rapidement deux cartouches dans sa péttoire. Sa réputation de tireur comme celle de buveur n'étonnait plus les villageois blasés. Coupant au plus court à travers la pâture, les deux compères arrivèrent à temps pour voir un garenne sauter le talus séparant les terres cultivées d'une petite friche jouxtant le bois.

Presque aussitôt le chien apparut sur la coulée juste comme la petite boule de peur culbutait dans un bruit de tonnerre fauchée par l'invisible. Le plus jeune se précipita sur le lapin et le fit pisser comme il se doit avant de l'enfiler dans la musette dont il était "suprême honneur", porteur et responsable. Sous sa grosse moustache grise, le vieux sourit... Dix minutes plus tard, une autre bête était sur pied filant "le diable" sous la bodega d'abois frénétiques du griffon.

La chasse s'annonçait belle, mais il ne fallait point perdre de temps, car si le soleil qui montrait sa couronne derrière les monts tenait sa promesse, la journée serait chaude et le frêt du gibier s'évaporant avec la rosée, à dix heures, bon gré mal gré, la partie serait finie. Quatre "Jeannot" gonflaient le cabas qui commençait à peser aux épaules du jeune homme, lorsqu'ils décidèrent de rentrer ; mais il faisait chaud et le hameau voisin étant proche, ils convinrent de pousser jusque chez "la Madeleine" afin d'étancher une soif bien légitime.

Les chopines succédèrent aux chopines, et le vieux, rougeaud et la moustache en bataille, soufflant dans son harmonica, ne comptait plus les

verres. Après une dernière chanson où il était question "d'em... la moitié du monde et de ch... sur l'autre moitié, afin qu'à la fin du compte tout le monde soit em...", notre vaillant chasseur prit le chemin de la sortie, sans autre préoccupation que celle de réintégrer ses pénates, malgré la certitude de "l'enguelade" prochaine que ne manquerait pas de lui servir sa femme.

Cette saleté d'escalier faillit lui jouer un mauvais tour et sans le secours de son jeune compagnon, il n'y coupait pas d'une culbute. Ce dernier, après avoir récupéré musette et fusil, entreprit de ramener le vieux chez lui, tandis que le chien, en habitué des retours solitaires, était déjà parti coupant à travers la campagne. La première partie du trajet tout en descente fut sans problème, et le jeune homme tantôt poussant, tantôt traînant, obligea son compagnon à prendre le chemin de traverse qui file au plus court vers la rivière, longeant le village à l'ouest. Ceci, malgré les gémissements du bonhomme qui en aurait bien bu encore une petite ou deux chez la Valentine ou ailleurs. Le village s'honorait de posséder neuf bistrots.

La côte de Bussy à peine attaquée, le vieux s'arrêta soudain en proie à une envie pressante, mais la route, située à flan de côte à cet endroit, ne permettait guère que l'on s'en écarter, et offrait seulement un petit talus qui pouvait à la rigueur servir d'assise à cet exercice naturel. Toutefois, l'instabilité de la position ajoutée au déséquilibre permanent du bonhomme rendait la situation périlleuse et l'homme à demi somnolent, dodelinant de la tête, tentait vainement de rétablir un équilibre fortement compromis.

Il essayait de défaire cette chiennerie de cartouchière lorsqu'un écart un peu plus prononcé qu'un autre l'emporta cul par dessus tête dans le travers et terminant sa course indécise parmi les noisetiers entre un hoquet et un sourire, béat, il s'endormit. Il devenait nécessaire de remettre le bonhomme sur pied au plus vite, sinon l'aventure risquait de se prolonger et le jeune homme commençait à avoir son plein de musette, de fusil, de lapin et d'ivrogne. Poussant, tirant, soufflant, il réussit à ramener le vieux jusqu'à sa petite maison située à l'écart du hameau, et là, posant ses fardeaux devant la porte, il s'éclipsa bien vite, peu soucieux d'assister à l'avalanche de grogne et de rogne qui ne manquerait pas d'accueillir notre héros.

Le lendemain, comme il se rendait au bourg, accélérant l'allure en passant devant la maison de son vieil ami, notre jeune homme vit celui-ci sortir brusquement et venir à lui d'un air sombre :

- "L'aivout qu'ai mettu mai cartouchière" ? lui demanda-t-il.
- Mais nulle part, tu l'avais autour de la taille.
- Ben j'lai pu, j'comprends pas.
- Tu as dû la perdre en sautant les noisetiers".

Et le jeune homme expliqua rapidement l'aventure au vieux qui avait déjà tout oublié. Ils redescendirent rapidement sur le lieu de l'exploit et là, tout fut "rebeiller", le talus, la pâture, pas un pied de coudre n'y échappa, mais cartouchière n'y était pas et le bonhomme se lamentait :

- "Mes cartouches, mes cartouches !"

Le jeune homme cherchait à comprendre. Le vieux faisait ses cartouches lui-même et la perte n'était pas irréparable. S'asseyant alors sur le talus, le bonhomme lui expliqua :

"Ya qu'une cartouche, elle a mes sous. J'y ai enlevé les plombs, mis mes billets roulés en tuyau, remis la capsule du numéro et mélangée aux autres, personne n'y voit qu'du feu et surtout pas ma femme ; comme cela après la chasse, j'peux boire un coup sans rien devoir à personne. C't'un malheur, mon gars!"

Ainsi, le désastre apparut dans toute son ampleur et il était inutile d'espérer connaître un jour l'heureux passant qui avait profité de l'aubaine, tout en ignorant le contenu exact de ce qu'il ramassait. Aussi, plein de regret et d'amertume, ils s'en retournèrent chez eux. Le vieux jurant à l'avenir, du moins il le croyait, de regagner son toit sitôt la chasse finie.

Quelques temps après ces événements, une noce eut lieu au village, et selon la coutume, des tireurs se postèrent sur le parcours parmi les curieux qui regardaient la montée à l'église.

On tire encore parfois les mariages par chez nous, et si cet usage se perd un peu, à l'époque personne n'y aurait manqué. Le cortège était ainsi salué à grand renfort de pétarades, moyennant quoi, les noceux jetaient des pièces aux tireurs qui allaient boire à la santé de la mariée.

L'un des postes habituels se trouvait à l'angle de l'église et ce jour-là le grand bonhomme qui l'occupait se tenait prêt, le fusil pointé vers le ciel. Lorsque le père Simon apparut, vieille au ventre, menant le cortège, notre tireur envoya ses deux coups en même temps et dans les cris et les rires, à son grand étonnement, une pluie de confettis de papier bleu s'envola vers le ciel. Il fut copieusement arrosé comme il se doit. Et lorsque la noce se fut engouffrée dans l'église, ramassant ses pièces, il prit aussi un morceau de ces petits papiers et le regarda avec curiosité...

B- La VEILLÉE

L'hiver était rude, cette année-là, et l'abondante couche de neige ainsi que le vent du nord qui soufflait sur la campagne depuis plusieurs jours, semblaient avoir éteint le village comme une bougie. Seules quelques rares allées et venues auprès des étables, quelques filets de fumée quittant les maisons pour le ciel d'acier attestaient encore d'une vie cachée.

Aussi, lorsqu'un voisin, rendant visite au père X, le trouva décédé, celui-ci devait avoir quitté le monde des vivants depuis plusieurs jours déjà. Le froid et la raideur cadavérique avaient opéré leur effet. Le vieil homme était mort debout, ou presque, penché sur son antique maî, les bras écartés devant lui, il semblait pétrifié pour l'éternité. Le poêle non alimenté s'était éteint et la froidure de la maison paraissait accentuer cette sombre image de pierre.

C'était un vieillard un peu original, sans descendant, et très attaché à son terroir. Aussi ne fut-on guère surpris lorsque l'on découvrit qu'il léguait ses derniers sous aux jeunes gens du hameau, à condition toutefois que ceux-ci lui fasse une veillée funèbre digne de ce nom. Une vraie veillée d'antan dans les rires et la joie, toutes vielles sonnantes et sabots claquant au rythme des bourrées et des branles anciens, dans un parfum de galette et de vin vieux, comme un défi au temps, à la souffrance et à la misère.

Les jeunes surpris, s'étaient décidés à accéder à la requête du vieillard ; d'abord on l'aimait bien, puis par testament il payait tout, et dans cette rude époque, les participants aux veillées étaient l'âme d'un pays. Quand un petit morceau de cette âme partait, ceux qui restaient se devaient de lui faire la "reconduite".

On prépara donc la soirée. Le vieil homme dans ses plus beaux habits, les fras ficelés le long du corps à cause de leur raideur incompatible avec le repos définitif, fut étendu sur son lit, puis recouvert d'un drap de lin propre et repassé. La pièce étant grande mais unique, il fallait donc que la veillée se fit devant le lit sur lequel reposait le défunt, mais puisque telle était sa volonté, il n'y avait point malice à une pareille chose.

Le soir venu, chacun était présent, fidèle à la parole donnée, et si les débuts de la réunion furent quelque peu empruntés, l'ambiance monta bien vite et on oublia rapidement la présence dissonnante du cadavre. Les airs allaient bon train et les manivelles des vielles ne chômaient pas dans les mains des musiciens. En avant-ci, passez par là, les danses par demi se suivaient et les branles succédèrent aux bourrées et les bourrées aux branles, avec parfois quelques polkas récentes ou quelques scottishs nouvellement introduites.

Dancez, chantez, leur avait dit le vieux ; oubliez les durs travaux de la terre, et la misère, et la froidure du temps, hommes vous êtes faits pour rire, vos larmes n'arrêteront pas le printemps. Tout était donc au mieux, et comme depuis longtemps déjà la minuit avait sonné, les danseurs fatigués cédèrent la place aux conteurs. Histoires du temps jadis où le vrai et le merveilleux, qui est peut-être le vrai, étaient indissociables, où les loups côtoyaient le diable et vous faisiez rentrer inquiets et frissonnants malgré le septicisme du siècle, dans les maisons frileuses.

Tout à coup, pendant un récit, le drap de lin blanc, qui recouvrait le lit, se mit à bouger par places comme animé d'une vie propre. La stupeur et l'effroi se peignirent aussitôt sur les visages et un silence pesant s'installa sur la veillée. Un homme plus hardi s'approcha puis brusquement souleva la toile, découvrant le corps et le chat ; le petit chat de la maison qui était allé fidèle et ignorant près de son maître et qui cherchait désespérément une caresse qui ne viendrait plus, faisait ainsi bouger le drap. Un énorme soupir de soulagement parcourut l'ensemble et après quelques commentaires fanfarons ou excuses, on décida de poursuivre normalement jusqu'au bout la soirée.

Mais le petit chat avait clos le temps des contes et l'on se remit à la danse, espérant ainsi chasser la frayeur de l'instant précédent. Tournant, virant, claquant du sabot, les danseurs allaient bon train mais ne pouvaient s'empêcher de jeter de temps à autre un inquiet et rapide coup d'oeil sur le lit drapé de blanc. Et soudain... alors qu'on allait attaquer une danse, soudain le drap dans une incroyable et brusque détente se souleva paraissant s'envoler vers les poutres du plafond. Ha, mes amis ! quelque débandade ! des moineaux devant l'épervier. Plus de danse et plus de veillée. Chacun s'enfuyant au plus vite dans une sabotée d'effroi...

Le lendemain, il fallut bien aller voir et les plus courageux, en groupe compact, chacun comptant sur l'autre, retournèrent à la maison du vieux. Là, après une prudente entrée, ils purent constater que l'homme était toujours sur le lit à demi découvert, mais que la ficelle ayant cédé, ses bras raidis avaient repris leur position première. Ainsi, cette petite corde eut raison d'une veillée.

C- La PURGE *****

Doucement par de légères pressions de l'aiguillon sur le mufle, le Touène faisait reculer son unique vache dans le "travail", assemblage savant de grosses poutres de chêne dans lequel on liait les grands boeufs et les vaches afin de changer les fers de leurs sabots. Cette bête était une barrée, la dernière sans doute de l'ancienne race morvandelle, car cette espèce rustique à souhait et forte à la tâche s'est éteinte définitivement au début de ce siècle.

Une fois mises au "travail", les bêtes étaient ferrées promptement. Louis le forgeron travaillait vite et nul compagnon n'aurait pu lui en remontrer sur le métier. La bête, le genou sur une petite poutre arrondie, était calée la patte repliée et l'artisan, après avoir nettoyé le sabot, coupé la corne excédentaire, ajustait le fer qu'il avait lui-même forgé, lui faisant ainsi épouser la forme désirée, puis il le fixait à l'aide de gros clous plats à tête carrée qu'il disposait de biais de façon à ne pas blesser l'animal, car sous la corne il y a le coussin fragile ; puis coupant les extrémités des clous qui dépassaient, il donnait un dernier coup de râpe pour parachever l'ouvrage et le rendre net.

Non loin du "travail", se trouvait la meule où l'on apportait les noix de l'année, pour en extraire l'huile, et ce jour-là, le Touëne avait amené sa petite récolte afin d'en tirer les quelques litres nécessaires à sa consommation annuelle.

Les bêtes ferrées étaient ainsi attelées à l'ouvrage et dans une cage ronde meulaient les fruits pendant que leur maître prenait connaissance des dernières nouvelles à l'auberge la plus proche, celle-ci d'ailleurs attendante à la forge et à l'huilerie. Une chopine en amène une autre, et le temps passe sans que l'on s'en aperçoive. Comme un nouvel attelage arrivait au ferrage, le Touëne se décida à lever le camp et après avoir payé se dirigea vers la sortie afin de récupérer sa vache et son huile. Arrivé à la porte, les bras lui en tombèrent, sa barrée n'était plus à la meule. La zulotte ayant cassé, elle s'était déliée et était partie vivre ailleurs sa vie de vache.

Il allait se mettre à gémir, lorsqu'il l'aperçut au fond de la cour, l'échine ronde et la tête basse. Aussitôt il l'appela, mais elle ne réagit pas. Surpris devant cette désobéissance inhabituelle, il prit son aiguillon et se décida à aller la récupérer avec fermeté. Mais en arrivant près d'elle il lui trouva l'allure franchement bizarre et présentant une catastrophe, appela à la rescousse les autres conducteurs d'attelage présents. Chacun y alla de son mot et de son idée, mais bien que ne présentant aucun symptôme d'un mal connu chez les bovins, la barrée persistait dans la même attitude immobile et désespérante.

Soudain, alors que les hommes s'interrogeaient de plus en plus, la pauvre bête se mit à expulser un torrent de bouse ; la chose sautait partout, cela paraissait finir et recommençait aussitôt. Les galvachers et le forgeron, la bouche ouverte et les yeux ronds, n'en revenaient pas et chacun se reculait pour éviter d'être servi. Incroyable ce qu'une vache peut emmagasiner ! Enfin vidée, épuisée, après une ultime contraction, la barrée mit un terme à l'affaire. Mais quel carnage, bien liquide, bien collant ; du sol aux murs des bâtiments, il y en avait partout, sans compter le parfum.

Evidemment les hommes discutaient, cherchant à expliquer les raisons de cette purge fantastique, lorsque l'un d'entre eux, passant vers la meule,

s'aperçut que le seau était vide. Ha ! il y avait bien le "frâ" des noix écrasées, mais d'huile point, sauf un petit fond, juste de quoi faire une salade. La vache déliée avait imité son patron et comme lui avait bu un petit canon !